

Les canons des vaisseaux répondaient à peine à ceux des Ecossais, dont chaque boulet faisait brèche...

Un des voiliers prenait eau, lui aussi menaçant de couler, ainsi qu'il venait d'arriver au vaisseau-amiral.

Essayant de naviguer quand même, les matelots les couvrirent de voiles, ainsi qu'on le faisait sur les autres, tandis que les charpentiers s'efforçaient d'avengler la voie.

Ayant ordonné de trancher les amarres des ancres afin de quitter plus vite ces parages funestes pour eux, les officiers l'orientèrent vers le large.

Tous s'éloignaient aussi rapidement qu'ils le pouvaient.

Leurs canons s'éteignaient un à un... Les boulets des pièces maniées par les Ecossais cessèrent bientôt de les atteindre...

La flotte anglaise, cette flotte d'apparence si redoutable quelques heures auparavant, s'enfonçait vers l'horizon, ayant perdu son vaisseau-amiral et deux des navires qui la composaient suivant péniblement, pareils à des estropiés.

Walter d'Avenel, comprimant sa blessure sous son poing fermé afin d'empêcher le sang de couler, les regarda disparaître.

Marie Stuart s'était avancée dans un mouvement instinctif jusqu'au bord d'un rocher... Les yeux brillants et sombres, les narines dilatées, elle fixait les vaisseaux qui venaient d'apporter chez elle la menace et la mort et qui s'en allaient, emportant la défaite.

— Ah ! fit-elle en étendant la main. Angleterre maudite, ne cesseras-tu pas de nous braver !...

Et elle demeura immobile, regardant la flotte fantôme diminuer et se perdre dans le lointain.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'un point à l'horizon, elle se détourna.

Par un effort d'héroïsme, Walter d'Avenel se tenait derrière elle, rivi sur son cheval tenu en main par un highlander impressionné ; il demeurait muet, immobile sur sa selle, car tout mouvement ravivait la douleur qui le tenaillait l'aurait fait succomber.

A quelques pas, se trouvait Mac Sweeny, sa belle tête grise hâchée de cicatrices de gloire, illuminée par le soleil.

Ah ! messires ! messires ! murmura Marie en tendant vers eux ses mains que toutes les lèvres auraient voulu baiser, grâce à vous nous avons triomphé, oui, grâce aux vaillants élevés à votre école !

Et s'adressant à Walter :

Hélas ! leur fer sanguinaire a frappé mon chevalier. Que va dire sa chère Marie d'Avenel ?

Un triste sourire passa sur les traits de Walter d'Avenel.

— Elle dira, en pleurant, que je suis soldat !

Les hucherois aux vêtements de peaux de fauves au rude pelage, aux armes étranges et terribles, ayant appris que le chef sous les ordres duquel ils s'étaient enrôlés avait été blessé, étaient allés couper des branches lisses et souples.

Et experts comme ils l'étaient lorsque, dans le fond des forêts, l'un d'eux avait été terrassé par le poids d'un chêne ou la dent d'un fauve, ils avaient confectionné une flexibile civière.

Ils la recouvrirent de feuilles et s'avancèrent.

Écartant les soldats, un chirurgien se présenta au même moment.

— Merci, mes amis, leur dit le chevalier d'Avenel. Mais un chef de guerre doit rester à cheval. La civière que vous aviez préparée pour moi servira à celui de nos blessés qui en a le plus besoin.

Et s'adressant au chirurgien, il lui demanda de lui faire un pansement provisoire sans qu'il eût à mettre pied à terre.

Car, si le comprenait, il serait dans ce cas impossible de reprendre les étriers.

— Cœur de héros ! murmura Marie Stuart en s'éloignant pour aller visiter les autres blessés.

Mac Sweeny avait fait ranger les troupes.

A leur centre, entourés par des détachements de chaque corps, le glaive nu, il avait placé les prisonniers.

La reine Marie, après être allée montrer à ceux qui souffraient la compassion d'une femme, passa devant le front des vainqueurs, haute et grave comme il appartenait à une reine.

— Et maintenant, dit-elle à voix haute, qu'Édimbourg puisse acclamer ses sauveurs !

Mac Sweeny fit entendre un commandement lancé d'une voix mâle.

Les Ecossais se rangèrent en colonnes.

S'avançant vers Walter d'Avenel qu'on achevait de panser, le vieux général lui parla tête découverte. Le chevalier d'Avenel tendit sa main.

Et tirant péniblement sa claymore encore humide du sang ennemi, il alla se mettre à la tête de sa troupe.

En passant devant la reine, il la salua de l'épée.

Et précédé des trompettes qui sonnaient la victoire, il rentra dans la capitale, à la tête des guerriers qui venaient de repousser l'étranger et de sauver à la fois la ville et la patrie !

CXVII. — UNE DOULOUREUSE EMBASSADE

Walter d'Avenel, par un prodige de volonté et d'énergie, était parvenu à se maintenir à cheval, droit sur sa selle de guerre, tandis qu'il reconduisait, dans la ville, ses troupes victorieuses.

Son extrême pâleur trahissait seule sa souffrance intolérable.

Le peuple, ivre de joie, délivré du cauchemar affreux qui venait de poser sur lui, débordait jusqu'au dehors des remparts, saluant, d'acclamations ardentes, le soldats et le chef.

Et remarquant le sang qui couvrait les habits de celui-ci, l'altération profonde de ses traits, la foule se taisait par moment, émue, impressionnée.

Le chevalier d'Avenel parvint jusqu'au Palais-Royal où Marie Stuart venait de rentrer, entourée d'une brillante escorte, le retour de la fortune attirant comme toujours autour d'elle tous ceux que sa faiblesse éloignait autrefois.

Avec Mac Sweeny et accompagnés de leurs principaux officiers, Walter venait déposer solennellement, dans la salle du trône, une enseigne arrachée à l'ennemi.

Mais lorsque le chef de guerre voulut descendre de cheval, une faiblesse le prit, et il dut s'accrocher à l'étrier pour ne pas tomber.

La somme de résistance et d'énergie qu'il avait si longtemps dépensée avait épuisé ses forces.

Dans le mouvement qu'il venait de faire, son pansement s'était déplacé et sa plaie s'était rouverte.

Hors d'état de résister plus longtemps au mal, il avait manqué de faiblir, lui, le brave des braves !

On s'élança pour le soutenir.

Le chef du clan d'Avenel se raidit encore pour remercier d'un geste.

Puis, faisant un effort suprême, il étendit le bras vers la bannière, fixée par ses officiers à l'arçon de sa selle, malgré le refus qu'il avait déjà essayé d'opposer à cet honneur exceptionnel.

Et l'enlevant, de sa main qui tremblait, il la tendit à Mac Sweeny.

— Allez, capitaine, murmura-t-il, d'une voix mourante, allez seul placer ce drapeau à côté de ceux qui ont été enlevés à nos ennemis d'autrefois.

« C'eût été trop d'honneur pour moi, puisque mes forces me trahissent ici. Et cet hommage vous revient de droit ! »

Mac Sweeny, en sa qualité de capitaine de la garde royale, avait un appartement au palais.

Il y fit transporter le vaillant chevalier de la reine, le gentil-homme-soldat devenu son ami.

Puis, regrettant de remplir une telle mission qu'un autre lui semblait mériter plus que lui, entouré de ses officiers et de ceux de Walter d'Avenel, il alla suspendre la bannière enlevée aux Anglais aux voûtes où pendaient les drapeaux témoins des anciennes gloires de l'Écosse.

La reine, avisée de l'aggravation survenue dans l'état de Walter, voulut en faire instruire Marie d'Avenel, en même temps qu'on lui apporterait la nouvelle de la glorieuse victoire de son mari.

Mais il fallait que cette communication fût faite à la châtelaine de Claymore avec de grands ménagements.

— Laissez-moi demander à Votre Majesté le chagrin et la joie de me charger de cette tâche, dit le vieux général.

Marie Stuart connaissait l'attachement que les dangers communs avaient fait naître entre ces deux hommes redoutables et bons.

Elle se dit, qu'en effet, sa commission ne pourrait être aussi bien faite par aucune autre personne.

— Allez, dit-elle au vieux gentilhomme, allez et ramenez vite lady Avenel, en évitant de faire couler ses larmes, s'il est possible !

Le capitaine de la garde royale parcourut alors la route qu'il ne connaissait quetrop bien, pour l'avoir suivie autrefois, dans les diverses expéditions auxquelles il avait pris part avant de se voir confier la charge considérable qu'il occupait à la cour, et pour laquelle ses mérites, sa valeur, son grand caractère, et non l'intrigue ordinaire, l'avaient fait désigner comme le plus digne.

On disait de lui qu'il était la sentinelle, le bouclier, et l'épée des rois d'Écosse.

Ce titre, il le partageait aujourd'hui sans envieuse jalousie avec le chevalier d'Avenel.

Par sa généreuse initiative, par le succès de ses armes, ce dernier ne venait-il pas en effet, de sauver la monarchie écossaise ?

C'est avec une sorte de fierté orgueilleuse, presque joyeuse, que le vaillant guerrier parcourait cette route qui lui rappelait les années de sa jeunesse ardente, et les guerres au loin.

Mac Sweeny avait reçu bien des blessures dans les combats, et il ne s'en trouvait pas moins vigoureux.

Il espérait qu'il en serait du coup de pistolet qui avait eu raison, à la fin, de l'opiniâtre énergie du chevalier d'Avenel.